

PRÉFACE

Acheter un livre est un acte de foi. L'ouvrir aussitôt et découvrir qu'une préface retarde l'instant de plonger dans l'histoire peut provoquer de légitimes impatiences... Voilà pourquoi je n'aime pas les préfaces.

Même si je suis tenté de vous dire, lecteurs ou lectrices, que cette rencontre avec le livre d'André Giovanni va vous permettre de découvrir, c'est la première surprise, la face cachée du journaliste qu'il fut et du philosophe qu'il est... à travers ces confessions d'un « homme gentil » !

Amoureux des femmes – comme il a raison ! –, il se promène de l'une à l'autre dans son livre avec d'autant plus de libertés qu'elles semblent n'appartenir qu'à ses rêveries. Mais, peu à peu, une réalité plus ou moins avouée, bien que parfaitement avouable, montre que l'imaginaire n'est pas la seule cause de leur existence ! C'est la seconde surprise.

Chacune de ces créatures laisse flotter derrière elle le souvenir d'un émoi, d'une félicité, d'un regret, d'un sourire ou d'une nostalgie, à l'image du temps qui

Des femmes pour rêver

passé – tant il est vrai qu’une rencontre furtive peut marquer la mémoire tout autant que des années partagées, telles quelques notes d’un refrain oublié.

Fascinantes diablasses, ces « échappées du souvenir » exercent leurs sortilèges et surgissent tels des fantômes rappelés à la vie, avec pour seul souci apparent celui de surprendre... même l’égalité d’âme d’André Giovanni ! C’est une autre surprise.

Est-ce un bilan qu’elles lui présentent avec ou sans autorisation ? C’est bien possible. « À l’heure où les ombres s’allongent » – rendant toute tricherie impossible –, ces « femmes pour rêver » lui posent des questions en des termes qui ne se rencontrent guère dans les livres comptables !

Elles confessent et absolvent les « Don Juan naïfs », sachant bien que si « la vie est un songe », l’important, en mai comme à l’automne, c’est d’aimer !

Ce rappel – sans surprise – n’est pas leur moindre mérite... Ce sont elles – de Brigitte à Léone, sans oublier Clarisse – qui m’ont poussé – bien que n’aimant pas les préfaces – à retarder, l’espace d’un instant, votre plaisir à rencontrer la première, Michèle, jusqu’à Venise... lieu de toutes les surprises !

Jean PIAT

AVERTISSEMENT

Les confessions de ce recueil sont inspirées par des faits réels. Elles sont romanesques. On pourrait les dire chimériques.

Reliées par les « jeux de l'amour et du hasard », les femmes évoquées dans ces pages sont toutes différentes.

Les hommes, ces rêveurs obstinés, s'imaginent les conquérir, alors qu'ils sont conquis.

Leurs confessions révèlent combien l'art de vivre en amour est l'enjeu de toute vie.

A. G.

MICHÈLE

Orages désirés

À VENISE, JAMAIS je n'avais vu les ombres et la lumière jouer ensemble avec autant de virtuosité. L'eau du Grand Canal riait de ma surprise. Elle s'ingéniait, pour me déconcerter, à mêler la fluidité de ses vagues, plus troublantes que des caresses de femme, aux reflets rougeoyants des palais vénitiens. Elle mordait leurs murs que cette volupté délitait à force de baisers mortels.

J'adorais, plus qu'il ne convenait, cette fièvre amoureuse. Je songeais avec une douloureuse nostalgie à Michèle, cette blonde qui m'avait ensorcelé, et à d'autres que j'ai cru tenir à jamais dans mes bras. J'y rêvais durant le jour. Mais quand la nuit s'allonge sur Venise et qu'elle l'étreint, nue et consentante, des frôlements indiscrets, des soupirs d'extase à peine étouffés exaspèrent ma solitude.

Oh ! comme beaucoup d'hommes un peu chanceux, j'ai connu de ces amours fulgurantes qui émerveillent la vie mais disparaissent à peine nées.

Non, je n'ai pas l'intention de vous narrer les déceptions amoureuses que j'ai connues comme

tout un chacun. Le sujet de ces lignes concerne l'étrange complicité qui me lie aux orages. Oui, aux orages !



C'était au cours de mon service militaire, à Paris. J'avais à peine vingt ans. Je m'ennuyais à mourir. Mes corvées de simple soldat dans les services d'un état-major me minaient le moral.

Depuis de longues semaines, le temps restait maussade, désespérément gris. Je m'insurgeais contre cette grisaille et ces années perdues à ne rien faire. Je rageais contre le ciel. Je l'apostrophais. Je le priais avec passion pour que sa colère et des pluies diluviennes brisent la monotonie des servitudes militaires et narguent un adjudant-chef au petit pied, vrai maniaque de la discipline.

Ce matin-là, il m'avait ordonné de balayer la cour de la caserne devant les bureaux du colonel. Je m'y employais sans conviction, avec des balais et des pelles depuis longtemps hors d'usage. Je levais les yeux vers les nuages serrés, coagulés dans un ciel plombé, en les priant de crever enfin sur ma tête.

Miracle ! Des trombes d'eau se déversèrent dans les fracas du tonnerre. Sans bouger d'un pouce, je me tins immobile sous ce déluge, ravi de cette bénédiction céleste qui me lavait le corps et l'âme.

Soudain une femme apparut qui fuyait la foudre. Elle courut jusqu'à moi.

— Au secours ! me cria-t-elle. Vite ! J'ai peur. Je suis trempée comme une soupe.

La formule était triviale, mais cette beauté blonde, ruisselante de pluie, échappait à toute critique. J'étais troublé. Imaginez : une militaire de carrière, une gradée qui avait « fait l'Indo ». Elle était depuis peu affectée à l'état-major et passait pour être la petite amie du colonel. « C'est la poule du colon ! » Mes camarades conscrits, rigolards, se poussaient du coude en clignant de l'œil.

Nous fûmes bientôt à l'abri. Elle voulut éponger son visage et ses bras. Que faire ? Je lui proposai de monter quelques instants dans ma chambre, pour qu'elle essuie ses cheveux blonds. Ma piaule, comme nous disions, je ne la partageais avec personne. Une chance exceptionnelle ! La tempête s'enrageait, multipliant ses éclairs comme si elle orchestrait la fin du monde. La belle me suivit. Une merveille !

Elle s'appelait Michèle. Ce fut un bavardage de plus en plus agréable, riche de compréhensions inattendues. Nous finissions par rire de cette aventure originale.

J'ose le dire, sans me vanter : j'étais plutôt joli garçon. Je n'avais besoin que d'encouragements. Je découvris dans les minutes qui suivirent, et les jours suivants, tout l'intérêt des permissions, dans tous les sens du terme. Hélas, rien n'est éternel. Elle dut partir, obéissant à quelque décision de l'état-major. Je restai seul sous les drapeaux, avec mes balais.

Mon adjudant-chef, plus futé que je ne l'avais soupçonné, et mon sergent-chef, un vilain cafard, avaient-ils eu vent de mon aventure ? Dès le départ de Michèle, ils s'ingénierent à me tourmenter. Pour un oui, pour un non, j'écopais de jours de gnouf signés

Des femmes pour rêver

par le colonel pour que je puisse, à l'ombre, rêver aux bienfaits insoupçonnables de mes chers orages...

Les gratifications du ciel, imprévues quoique souhaitées, sont faites pour combler les plus exigeants des mortels, dont je suis !

Orages sur la lagune

Je m'égare. Oublions cette caserne. Revenons à Venise.

Aujourd'hui même, le long des canaux, je traîne une âpre solitude, hanté par le souvenir de Michèle et par celui de Caroline, une jeune femme qui comblait si bien mes espérances que nous avions décidé de nous marier. À Paris, nos projets avaient pris forme. J'avais imaginé un préalable à nos noces futures : un voyage à Venise. Cette cité lagunaire ne se prête-t-elle pas aux rêves d'amour et à tous les fantasmes ?

Quelques jours après notre arrivée, je fus l'objet d'une querelle insensée. En fait d'orages, je reçus, sous un ciel divin, une giboulée d'invectives et d'injures, sous le prétexte d'œillades que j'aurais adressées à la jeune femme qui déployait au service des clients de notre hôtel un empressement fort émoussant. J'étais aimable et lui souriais, sans plus. La jalousie de ma compagne se déchaîna, déployant tout ce que l'irrationnel peut emmagasiner de forces obscures et de vindictes. Aucune explication, aucune excuse, aucune justification ne fut acceptée. Ma future me plaqua tout de go et regagna Paris.

Reviendra-t-elle ? Je sais qu'elle n'a pas rejoint son domicile. Que faire ? Sinon l'attendre ici, à Venise, en priant le ciel, mon vieux complice, d'agir au plus tôt.

Hélas, les jours passent. Les dernières nuées de touristes s'envolent. Me restent les virevoltes des pigeons. Plongé de nouveau dans l'ennui mortel des journées que je vécus autrefois en caserne après le départ de Michèle, je décidai, fort de mon expérience, d'exiger du ciel un orage qui remettrait tout à l'endroit.

Je ne doutai pas du succès de mes objurgations. Il suffisait d'être patient. Je traînassais donc à travers cette merveilleuse cité. Pour apprivoiser les forces célestes et les rendre complices de mes désirs, je voulus accomplir un pèlerinage romantique sur les pas de Wagner qui écrivit à Venise le second acte de *Tristan et Isolde*. Et sur ceux de Mozart qui fut sans doute inspiré par les chants des gondoliers au Ponte dei Barcaroli. Sans oublier Goethe qui s'enticha de la lagune, cette ensorceleuse. Il la découvrit « à cinq heures du soir ». C'est l'heure secrète, méditative pour ceux qui deviennent que la lumière, aussi fragile que le bonheur, s'inquiète devant les sortilèges de la nuit.

À la longue, ces évocations aggravèrent mon désarroi. Seul un orage brassant la lagune, l'agitant contre les bricoles, soufflant comme un diable, pouvait me régénérer en me restituant Caroline. Cet ange que j'avais perdu. À qui j'avais décidé, imprudemment, de vouer ma vie.



Quelle femme me sera rendue ?

Mes invocations semblant insuffisantes, je marchai toutes les nuits à travers les *sestiere*, en espérant que les ombres nocturnes me seraient bienveillantes. Après trois nuits de déambulation, j'eus la certitude d'être suivi. Une sensation que je savourais en frissonnant.

Non, ce n'était pas une illusion. Cette ombre qui marchait silencieuse dans mes pas, ce ne pouvait être qu'une femme. Parfois je m'arrêtais, retenant mon souffle. J'attendais. En vain. Quand je me retournais avec vivacité, l'ombre se coulait dans l'ombre. Je me précipitais pour la saisir. Mais peut-on saisir une ombre ?

Était-ce une messagère chargée d'une mission ? Si ses intentions n'étaient pas hostiles, de quel message était-elle porteuse ? Avait-elle quelques accointances avec Michèle ou avec ma Caroline dont le remords se manifestait ainsi ? Mon ange perdu revenait-il à Venise pour surveiller mes nuits et surprendre mes rendez-vous avec d'autres femmes, aussi attirantes que la serveuse de l'hôtel ?

Je décidai de retourner à cet hôtel. La jolie Félicia n'y était plus. Elle avait été renvoyée. Comment la retrouver ? Je dois avouer qu'à mes sourires elle avait répondu de la façon la plus aimable, et même la plus engageante. Me cherchait-elle ? Allez savoir !

Tels sont les délires d'un homme que la solitude ne cesse de harceler. À qui me confier ? À personne, évidemment. Mon seul recours sera d'appeler, plus violemment que jamais, mes amis les orages. Les éclairs illumineront Venise et dans les déchirements

Michèle

et les crépitements du ciel, mon destin s'éclairera. Une femme me sera rendue. Mais laquelle ?

Ce dont je suis certain, c'est qu'elle sera blonde comme Michèle et Caroline. Merveilleusement blonde.

Au fait, qu'était-elle devenue, Michèle, mon Yseult guerrière ? En Afrique ? En Asie ? Dans l'illumination des éclairs, l'or incandescent de sa chevelure ne cesse d'exercer sur mon imagination une fascination irréprouvable. Ici, dans la somptueuse cité des Doges, le blond vénitien, où des éclats de rousseur flamboient, multiplie la séduction des femmes.

Ah ! brûler d'amour pour les beautés que Venise nous offre, n'est-ce pas le rêve que les jeunes hommes, d'où qu'ils viennent, espèrent, harcelés par les désirs les plus fous ? C'est le mythe éternel depuis le paradis terrestre. Ève était blonde, avec, dans la lumière de ses cheveux, le feu du péché qui ensorcela Adam.

L'ennui, c'est que je ne suis pas vénitien. Dans cette ville fluide, à la fois pudique et aguichante, je n'ai ni maison ni amis. Les hôtels m'exaspèrent. Tant d'inconnus y passent. Sans y vivre. L'âme y est absente. Ils n'offrent que du vide. Et le vide me fait souffrir.

Ô Ève, mon Ève, qui que tu sois, reviens vers moi !

Anna, tout contre moi, tremblante

Près du Rialto, au beau milieu du marché au poisson, la *pescheria*, où je musardais, je formulai une prière farouche, motivée par l'agacement que je ressentais devant l'indifférence de tous ces gens qui s'activaient à des riens utiles, mais de si peu de consistance.

Aussitôt les nuages se rassemblent, noirs et bouillonnants, à poings serrés. Ils éclatent avec fureur. Je suis exaucé. Les Vénitiens courent dans tous les sens pour se sauver d'un possible cataclysme dont, sans le moindre remords, je me sens responsable.

Je me jette à l'abri dans une encoignure, près du Rialto. La pluie déferle par trombes plus fortes que celles qui se déchaînèrent dans la cour de ma caserne. Une jeune femme se précipite, éperdue de peur. Elle se blottit contre moi. Elle est déjà « trempée comme une soupe ».

Mais retenez bien cet autre détail significatif : c'est une blonde !

Je la prends dans mes bras. Je lui dis : « Ne craignez rien, nous allons survivre ! » Elle tremble et cache son visage contre mon épaule. Enfin, le bleu du ciel, plus serein que jamais, chasse les nuées. Les derniers frémissements apaisés, la lagune reflète un azur insondable, à la satisfaction des gondoliers.

Elle s'appelle Anna. C'est une Française d'origine italienne. Nous nous comprenons à merveille. Elle mène une enquête sur la généalogie de sa famille, qui aurait, dit-elle, compté un doge. Pourquoi pas ? Je ne vais pas m'aventurer dans des recherches pseudo-historiques. L'essentiel est de lui plaire. Je m'y emploie si bien qu'au bout de quelques jours nous partageons les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes sentiments. Et le même lit !

Nous nous sommes aimés, vraiment aimés, pendant trois semaines.

Un beau matin, elle me dit d'un ton sans réplique :

— Je pars pour Florence. Les miens y ont laissé des souvenirs grandioses. J'ai, là-bas, des rendez-vous à l'université. Je dois m'absenter. Pour un mois seulement. Pas plus. Non, tu ne peux pas m'accompagner. C'est impossible. Je serai logée chez des amis de mon frère. Je reviendrai bientôt. Évidemment, je t'écrirai. Un mois, c'est vite passé. Je t'adore, tu le sais bien. Tu m'attendras, n'est-ce pas ?

De quoi aurais-je peur ?

Elle m'adorait. Elle le jura et s'en alla. Tous ces ratages me tourmentaient. Mes amours fulgurantes — on ne saurait mieux les qualifier — s'évanouissaient à peine nées. Pourquoi ? À coup sûr les orages se jouent de moi. Certes, ils m'obéissent. Mais ils reprennent sauvagement ce qu'ils m'offrent. Sans se soucier de ma détresse.

Tel un apprenti sorcier, j'aurais donc signé un pacte sans le savoir. Qu'avais-je promis à mon insu ? Aurais-je manqué à ma parole ? Envers qui ? Quel instigateur secret, tantôt bénéfique, tantôt maléfique, me tenait en son pouvoir ?

C'est une situation insupportable. Mais la faveur dont je suis le héros me place non seulement à part des autres hommes, mais au-dessus. Qui oserait prétendre égaler ou surpasser mon pouvoir sur les éléments ? Si je dois payer une dette, je la paierai.

Cela dit, je dois patienter à Venise pendant un long mois ou plus, dans l'attente du retour de ma généalogiste.

Je ne roule pas sur l'or. J'ai, jusqu'à ce jour, mené une existence plutôt agréable, sans trop de contraintes. Mais les hôtels, les restaurants sont hors de prix.

Juste un mot d'explication : je suis un actif. Dix ans de journalisme après mon service militaire, ça forme un homme. Jusqu'au jour où mon journal me licencia. Une histoire de jalousie. Encore une. Une jalousie de caractère sexuel, évidemment. Les hommes et les femmes en sont obsédés. Ils voient rouge et se vengent. Heureusement, mes indemnités de licenciement furent substantielles.

Hélas, à Venise elles fondent rapidement. Il me faut trouver des revenus. Mais comment ? Traducteur ? Je ne maîtrise que le français. Qui pourrait m'employer à une tâche lucrative ?

Le temps est désespérément calme. La lagune, si sombre par endroits, aux relents de vase, semble remâcher à lèvres molles de vieux crimes anonymes, des assassinats que l'on croyait oubliés à jamais et des suicides libérateurs. Et dire que les âmes romantiques se pâment sur ces flots languides qui diffusent une insondable et perverse mélancolie ! Le ciel est gris, maussade. Certains prétendent que cette couleur est celle des grands peintres, pour faire ressortir la chaleur des teintes. Grand bien leur fasse. Moi, j'enrage à patauger dans cette grisaille.

Vous avez le droit de me prendre pour un fou. Seul un grand orage abrégerait les semaines d'attente et me rendrait une femme. N'importe laquelle ! L'extrême amour que je revendique n'est-il pas lié à l'Enfer qui terrifie les complexés, les timides, les coincés, les transis du cœur ? Moi, je suis un aventurier de l'esprit. De

quoi aurais-je peur ? Je me sens le frère de Don Juan et j'oserais affronter tous les commandeurs de Venise ou de Séville !

Place nette, s'il vous plaît !

Cette ombre qui, la nuit, se faufile dans mes pas tandis que je vagabonde à travers les *sestiere*, cette ombre si présente, si obsédante, c'est, à l'évidence, l'initiatrice déléguée par les forces obscures qui ont partie liée avec les orages. Ne soyons dupe de rien. Mes prières, sous forme de sommations exaucées par le ciel, ne sont pas sans conséquence. De quoi me décourager ? Ce ne serait pas me connaître.

Ne perdons plus de temps. Revenons à la nécessité de gagner de l'argent pour tenir bon pendant les prochaines semaines. Je ne peux rester là, à regarder un ciel affreusement calme, tandis que les gondoles se bercent pour me narguer. Car elles sont heureuses d'être bercées, et les gens qu'elles promènent pensent être heureux, eux aussi, tandis que les ténorinos lancent leurs roucoulades.

Je suis jaloux de ces besogneux du *bel canto*. Ils gagnent, sans se fouler, leur risotto quotidien. Je ferais aussi bien à leur place. Si ce n'est mieux...

Quand j'avais vingt ans, à Paris, je m'étais payé du bon temps et même des succès auprès des dames. Je m'exerçais aux grands airs de la *Tosca* et à de sirupeuses mélodies telles que « O Catali, Catali ! » ou « O sole mio ! ». Cette belle voix, je ne pense pas l'avoir perdue. Mon timbre de gorge s'est, sans

doute, enrichi de notes cuivrées, façonnées par mes infortunes.

Je prends contact avec un gondolier. Plutôt sympa, il essaie de bavarder avec moi. Il bredouille quelques mots de français. Ah ! gagner ma vie, si peu que ce soit, à bord d'une barque vénitienne dont la *forcola* a des lignes recourbées comme des bras d'épousée, quelle serait jolie cette aventure ! Les mouvements de la gondole rappellent si bien les élans cadencés de l'amour quand une femme gémit dans vos bras.

Ma décision est prise. Je deviendrai chanteur sur une gondole. Tous les gondoliers ont un chanteur, il suffit qu'un seul disparaisse et la place est libre. Il me faut apprendre des chansons vénitiennes. Je cours dans les librairies pour dénicher le répertoire approprié. Je sais lire la musique. Aucun problème de ce côté. Sauf que le temps presse. Je n'ai plus d'argent. Mon recours est d'en appeler à cette ombre, complice diabolique, qui m'escorte chaque nuit.

— Allez, lui dis-je, aide-moi. Offre-moi un orage terrible. Un orage qui foutrait en l'air un chanteur dont je prendrais la place. Place nette, s'il vous plaît !

Vous pensez que ce projet est criminel. Mais quand on est amoureux comme je le suis, cherchant la fusion totale, âme, corps et esprit, qu'est-ce que le crime ? Le crime absolu, irrémédiable, est d'être sans amour.

La Bible ne nous apprend-elle pas que des anges, parmi les meilleurs, sont devenus des contradicteurs de Dieu ? Le pire enfer, c'est de s'obstiner dans la solitude.